

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 36

Artikel: Marc-Henri en Lorraine
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221262>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sentences judiciaires extraites des manuels de Moudon, de 1500 à 1713 (1925).

C'est aussi au Dr Meylan que notre *Bulletin* doit plusieurs des dessins qui l'ont illustré, notamment les deux vues qui ont successivement orné la couverture.

Il préparait pour 1926 une étude sur les bancs d'église dans le temple de Saint-Etienne, et, comme chroniqueur moudonnois, fut en quelque sorte le successeur de l'aimable et distingué Pierre-Isaac Joly, ancien conseiller d'Etat et ancien préfet, dont le nom ne saurait être séparé du sien. Noël ou la Saint-Sylvestre ne se passaient point, que Froissard — c'était son pseudonyme — ne régâtât les lecteurs de l'*Eveil* d'un savoureux conte de jadis. Dans un autre périodique, le *Conteur Vaudois*, ses contributions étaient signées du pseudonyme bien moudonnois de « Méline ».

La vie solitaire du docteur n'était aucunement égoïsme, et les mésanges familières que le gai soleil du matin attiraient jusqu'à sa table de travail le savaient un homme doux et bon. Conseiller désintéressé autant que dévoué, il était de ceux qui ne se dérobaient pas. Les sociétés d'histoire, d'archéologie, la science héraldique, la commission cantonale des Monuments historiques avaient en lui un serviteur zélé, qui savait se mouvoir dans le passé du pays, du peuple, des institutions. Fidèle à l'armée, qu'il servait avec le grade de major sanitaire, jusqu'à ses 66 ans d'âge, il avait su illustrer avec goût le bel ouvrage du major Frédéric Amiguet *Les milices vaudoises*.

Le cadre sans cesse embelli, mais toujours modeste, de l'existence du Dr Meylan décelait aussi ses sentiments. Créé par l'homme et pour lui-même, étroitement uni à son portrait, ce cadre laissait une sensation reposante d'harmonie et — ô illusion ! — de durée ; il était à la fin presque le même qu'au début de la carrière si remplie du disparu : au Casino, — jadis Maison du Chapi-tre, qui a fait place au bâtiment actuel des Postes et Télégraphes, — une porte au heurtor sonore conduisait, par un escalier couvert, de l'ancienne cour de maîtres au vestibule fleuri, puis au cabinet du docteur. Aux fenêtres, un rideau de verdure ; un bahut, des rayons de livres, un rouet ; sur le grand poêle de faïence, quelques pots de fleurs. A la muraille, des gravures, une armure de lancier français, épave héroïque des Bourbakis. Et, dans le panneau de bois surmontant un chambranle de noyer bruni, aux ferrures anciennes, l'image du Chevalier du Guet, l'antique ronde que le maître de céans aimait avec passion, parce qu'elle lui parlait des veillées de nos grand'mères, et qu'il affectionnait particulièrement parce que l'enfance y met le parfum d'un perpétuel renouveau :

*Qu'est-ce qui passe ici si tard,
Compagnon de la marjolaine ?
Qu'est-ce qui passe ici...*

Longtemps, la voix du Chevalier a répondu, mélodieuse et lointaine. Puis, un soir, la complainte s'est tue : celui que l'Heure a appelé était parti.

Moudon, juin 1927.

A. Cherpillod.

La particule. — On raconte sur Henry Becque cette savoureuse anecdote :

« Il avait été convié à une soirée dans un salon du Faubourg St-Germain... Il pénètre dans un bel hôtel, et lorsqu'un laquais en culotte courte et bas de soie lui a enlevé son pardessus, il voit s'avancer un maître d'hôtel qui lui pose respectueusement la question sacramentelle :

— Qui aurais-je l'honneur d'annoncer ?

— M. Henry Becque.

Le maître d'hôtel, ayant mal saisi le nom, lui pose derechef la question sous une forme interrogative abrégée :

— M. de...

Cette fois, Becque, impatienté, n'y tint plus :

— Ah ! il vous faut un « de », mon ami. Eh bien ! annoncez M. Henry Becque... de gaz.

Chez le cordonnier. — Ces chaussures valent-elles la peine d'être ressemelées ?

— Dame, oui, les lacets sont encore bons !

APRÈS DIX JOURS DE PLUIE

GRISAILLE !

*Le chaud soleil d'été
Déjà nous a quittés
Et le ciel sur nous pleure
Sans arrêt, d'heure en heure !
Ce temps maussade et gris
Rend tous les cœurs aigris
Et l'implacable pluie
Dégoulîne et ennuie !...*

*A peine épanoui
Le bel été s'enfuit,
Et voici de l'automne
Le cycle monotone
Qui, devançant les mois,
Oblige à rester cois !
Nul ne fait rien qui vaille
Par ce temps de grisaille !*

*Le jardin tout mouillé
Et d'attraits dépouillé
Sembler triste et morose
Comme aux jours de Nivôse !
Les oiseaux même aussi
Paraissent tout transis :
Le nuage qui crève
A noyé chants et rêves !...*

*Trouvant un ciel de plomb,
Cataractes sans nom
Sur le sol se déversent
En torrents qui transpercent !...
Comme jadis Noël,
Songeons à naviguer
Car bientôt le vieux monde
Disparaîtra sous l'onde !*

Louise Chatelan-Roulet.

MARC-HENRI EN LORRAINE

Les foins étaient à peine rentrés que déjà Marc-Henri examinait attentivement le ciel et consultait sans cesse son baromètre. En parcourant son journal quotidien, ses yeux ne s'arrêtaient que sur le bulletin météorologique de Zurich. Ensuite, rassuré, il venait prendre place à la table de famille, donnait des ordres à ses domestiques, gourmandait ses enfants et consultait sa femme à tout propos.

— Pendant mon absence, il faudra sulfater la vigne, préparer les liens pour la moisson, faucher le seigle, arracher les pommes de terre. De plus, il y a du bois à couper pour les jours de pluie.

Marc-Henri avait hâte de partir. Depuis trois semaines, il était harcelé par les solliciteurs. Des ressortissants pauvres réclamaient un secours de la commune ; les femmes faisaient une pétition pour demander la réfection du toit du lavoir ; le pasteur prétendait que la chaire était vermoulue et que, chaque fois qu'il en franchissait les degrés, il la sentait chan-celer sous ses pas ; quant au régent, n'avait-il pas la singulière idée d'exiger des réparations au bâtiment d'école ! C'en était trop. Marc-Henri mettait tous ces plaideurs d'accord en prenant du large.

— Quand j'aurai franchi la frontière, disait-il en riant, ils pourront me courir après !

C'est ainsi que, par un clair soleil de juillet, nous avons escaladé le Jura et descendu la vallée du Doubs. Nos bicyclettes filaient sur la route. Un vent léger faisait trembler les feuilles des peupliers. Les paysans vauquaient à leurs travaux et de grands troupeaux de vaches paissaient dans les pâturages. Mor-teau, Maiche, St-Hippolite, Montbéliard, petites villes pittoresques bâties à flanc de coteau ou penchées sur la rivière, villes calmes où la foule des dimanches envahit les places publiques. Les hommes sont en bras de chemise ; ils jouent aux boules sous la tonnelle des cafés, tandis que les femmes au seuil des demeures parlent haut en faisant beaucoup de gestes.

Une seule fois, j'ai vu Marc-Henri s'intéresser à cette foule : c'était dans une petite bourgade dont j'ai perdu le nom. Il y avait un tir mécanique, une noce à Thomas et des carrousels. Il s'empara d'un flobert, fit deux ou trois cartons, reçut une cocarde, paya à boire et trinqua avec des voisins de table. Cependant, il se sentait environné de regards curieux aussi se hâta-t-il de prendre congé.

— Leurs fêtes, me dit-il en se remettant en selle, ne valent pas nos abbayes. Drôles de gens ! Ils trouvent moyen de se distraire toute une journée, sans banquet officiel et sans discours. Chez nous, au moins la fête est complète. On a une fanfare, un drapeau et

des brassards. On marche en rangs, on manifeste ; le matin, on va à l'Eglise écouter le ministre qui fait un sermon de circonstance, à midi on mange du rôti de bœuf et des épinards, on verse le vin d'honneur, tandis qu'un orateur monte à la tribune pour porter le toast à la patrie. Ça, au moins, c'est beau, c'est grand, c'est imposant ! Tandis que leurs petites fêtes...

Et son haussement d'épaules acheva sa pensée.

Le lendemain, à l'aube, nous parcourions les rues de Belfort. La première pensée de Marc-Henri fut pour « le Lion » qu'il voulait voir au soleil levant, un beau lion, ma foi, dressé sur ses pattes de devant, dans une attitude qui commande le respect. Mon compagnon tira de sa poche un kodak et voulut prendre une photographie. Intervention d'un gendarme.

— Voyons, disait Marc-Henri, on n'est attaché ni à l'état-major, ni au service d'espionnage !

Mais le gendarme fut inflexible et Marc-Henri dut remettre son appareil dans sa poche.

— Après tout, me dit-il un peu plus loin, je les comprends. Ils ont eu affaire à tant d'espions qu'ils sont devenus méfiants !

Nous nous sommes arrêtés devant le monument Denfert-Rochereau. Debout sur son socle, l'héroïque colonel de 1870 a l'air de défier encore les assiégeants.

— Ça, dit Marc-Henri, en ôtant son chapeau, oui, ça, c'était un type !

Puis le train nous emporta vers Nancy. Campagnes verdoyantes où les toits rouges, piqués çà et là, indiquent des villages. Vallons boisés, grandes forêts de sapins qui montent à l'assaut des Vosges, ravins pittoresques où l'eau tombe en petites cascades. Tout cela défile en une succession de petits tableaux qui bientôt disparaissent. Près de la voie ferrée, voici une rivière, une belle rivière aux eaux d'un bleu-pâle : c'est la Moselle, silonnée de chalands aux noms bizarres.

Las de regarder par la portière, Marc-Henri essaye de lier conversation avec ses voisins.

En face de lui, il y a un vieux monsieur uniquement préoccupé de ne pas souffrir du soleil. A chaque instant, il ouvre un œil pour vérifier la position du store et le referme à l'instant même où Marc-Henri fait mine de lui adresser la parole.

A sa gauche est un curé au visage osseux et à la soutane plissée. Marc-Henri lui dirait volontiers deux mots, mais lesquels ? Chez lui, quand il revient des champs et qu'il croise le pasteur, il s'arrête volontiers. On parle de la pluie, du beau temps, des récoltes et de l'avancement de l'année. Ici, dans ce compartiment des chemins de fer de l'Est, il a le sentiment de ne pas être dans son milieu. Après tout, un curé, c'est un homme comme un autre. Marc-Henri se gratte le front, lisse sa moustache et se montre visiblement préoccupé. Il va parler. Mais à cet instant, le prêtre ouvre son bréviaire et se plonge dans une profonde méditation. Déçu, mon compagnon de route tire de sa poche le « Petit Parisien » et s'absorbe dans sa lecture.

Nous arrivons au terme du voyage. Le train pénètre dans la banlieue d'une grande ville. Cheminées d'usines, ateliers innombrables, longues files de wagons, maisons ouvrières surpeuplées. Il est midi et nous entrons en gare de Nancy. Les quais sont encombrés : voyageurs qui changent de train, soldats au repos attendant, par groupes, leur prochain départ, officiers en uniformes variés, allant et venant, donnant des ordres, tandis que les crieurs de journaux se précipitent aux portières.

— La première chose à faire, dit Marc-Henri, c'est de trouver un bon restaurant !

Au milieu de la place Thiers, grouillante de vie, il s'arrête en face de la statue du grand homme d'Etat. A gauche, un hôtel aux larges baies et à la porte monumentale retient un instant son attention. Puis, secouant la tête, il dit :

— Non, ce doit être diablement cher !

Nous nous sommes introduits dans un restaurant de moins brillante apparence, mais où Marc-Henri fut plus à l'aise. Il prit familièrement le garçon par le bras, lui donna un pourboire et fut servi immédiatement, tandis que les convives du voisinage regardaient ahuris ce nouveau venu qui prenait des airs de milliardaire américain.

La vérité m'oblige à dire que les vins de la Moselle le laissèrent quelque peu indifférent. Il le but par politesse, à petites gorgées, sans manifester un contentement excessif. Quand le moment de payer l'addition fut venu, il demanda une bouteille de « Mercure ».

— Parce que, voyez-vous, me dit-il, j'ai un faible pour les « bourgognes ». Ah ! quels vins ! Ils n'ont pas leurs pareils ! Dire que ce grand batailleur de Charles-le-Téméraire passait son temps à guerroyer contre ses voisins au lieu de rester tranquillement

chez lui à boire son verre... En quoi était-il fait cet homme-là!

Nous avons parcouru les rues de Nancy, passé sous les vieilles portes qui virent défiler les soldats suisses au XVI^e siècle, visité la basilique, traversé la place Stanislas et admiré l'Hôtel-de-Ville à l'architecture harmonieuse.

Ayant demandé à un agent de police le nom de la colline verdoyante qui domine la ville, Marc-Henri obtint cette réponse :

— Mais, c'est le Grand-Couronné !

Alors tous ses souvenirs de geurre lui revinrent à la mémoire : l'offensive allemande, la résistance du général de Castelnau et Guillaume II, attendant, loin des obus et en bel uniforme, que la ville fut prise pour y faire une entrée triomphale.

— Ah ! dit-il à l'agent qui ne comprit pas, c'est le Mont-Nébo de l'empereur Guillaume !

Enfourchant nos bicyclettes, nous partîmes vers le nord, vers ces riantes contrées de la Moselle, où les vignes s'accrochent aux collines, où les campagnes sont verdoyantes et où les usines métallurgiques jalonnent la voie ferrée. Jean des Sapins.

A PROPOS DE P. P. C.

N prétend que cette aventure est arrivée à un honorable docteur, dont vous me permettez de taire le nom.

Au moment de prendre quelques jours de repos dans une station balnéaire, il chargea son « dactylo » d'informer la clientèle habituelle de cette absence. Celui-ci rédigea une longue circulaire explicative qui déplut fort au docteur.

— Mon ami, lui dit-il, il n'est nullement besoin d'envoyer une si longue épître ; faites plus simplement et économisez temps et argent. Ma carte de visite avec la mention P. P. C. suffit amplement !

Pour annoncer le retour de son maître, le commis qui avait profité de la leçon, écrivit en abrégé, en utilisant seulement l'initiale de chaque mot :

Monsieur est revenu des eaux.

Tête des clients ! O. D.

BIBLIOGRAPHIE.

La Patrie Suisse. — On en parlera sous le chaume longtemps ! Il est donc naturel que la « Patrie Suisse » consacre encore à la grande manifestation nationale que fut la Fête des Vignerons, quelques-unes des pages les mieux venues de son dernier numéro (902, 24 août). C'est tout d'abord, en grand, sur la couverture, le portrait dédié de la toute gracieuse déesse Païès au profil si pur (Mlle Leutenegger), et à l'intérieur, le portrait de la déesse Cérés (Mlle Yvonne Perdrisat), de la très jolie Fille aux paniers (Mlle Madeleine Suter), de Bacchus (M^{re} André Blank), d'Ernest Bauer, le labourer applaudi du « Blé qui lève », le Vannier (M. Emile Dutour), le Petit Meunier sur son bourrique, le Porte-Drapeau de la Confrérie, M. Maurice Chaudet, vétérinaire cantonal vaudois, le monumental Hoqueton (M. Louis Ormond), des Armaillis gruyériens, dont M. François Currat, syndic de Grandvillars, puis les groupes des Vanniers avec leur carrieole épique, du Vieux Pressoir avec les pressureurs, les Bûcherons, avec leur chargement de billons, des Faunes avec leurs boucs. Enfin le curieux spectacle des toitures voisines découvertes et garnies de curieux.

LE FEUILLETON



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE. (Suite).

Il est vrai qu'au préalable elle avait consulté Marc-Antoine. Pourquoi ? Une idée ; une idée de jeune fille, une idée de derrière la tête, dont elle seule eût pu donner, sans doute, une explication plausible. Ce que, d'ailleurs, elle ne fit pas. Espérait-elle une réponse concordant avec de secrets desirs ? Peut-être. Mais quelle réponse ? Elle ne la laissa point entrevoir. Marc-Antoine qui avait connue Mariette toute petite, qui avait même conservé le tutoiement de l'enfance — alors que Mariette par respect pour l'ainé de huit années et l'instituteur devenu municipal, le vousoyait — Marc-Antoine fut, cependant, surpris

par cette démarche. Mais, il était trop préoccupé pour se soucier de Marie Laurens. Il ne sut pas lire, dans les yeux de la jeune fille, le désir inavoué d'être retenue, d'être détournée d'un projet qui ne répondait à aucune nécessité, au contraire. Et il dit :

— Mais, enfin, Marie, tu es assez grande pour prendre une décision. Tu dois savoir si ça te plaît. Ces dames sont charmantes. Tu les connais ! Si tes parents n'y voient pas d'empêchement, pourquoi refuserais-tu ?

Elle s'attendait à toute autre chose. Chaque fois que l'ancien Voutaz parlait de Marc-Antoine il le représentait comme un bon, excellent Vaudois, ennemi des innovations excessives, ennemi de l'ingérance étrangère, ennemi de l'expatriation des jeunes. Elle croyait qu'il la dissuaderait. Et voilà qu'il semblait s'en désintéresser absolument. Ce fut une désillusion. Cependant elle voulut une réponse nette, avec les points sur les i.

— Alors, comme ça, vous me conseiller de dire oui ?

— Je conseille, je conseille. Entendons-nous. Je pense que tu es capable de te décider toi-même. — Voilà.

— C'est-à-dire de faire à ma guise.

— Certainement.

— Eh ! bien, va comme il est dit.

La Mariette alla annoncer à ces dames qu'elle acceptait. De cette minute, jusqu'au départ, elle ne parla pas à Marc-Antoine et, au moment de monter dans l'auto qui emmenait maîtresse et servante jusqu'à Lausanne, elle lui tendit la main sans sourire, avec même un petit tremblement du menton qui présageait tout autre sentiment qu'une gaieté folle.

La nuit précédente, Mariette avait longtemps pleuré.

Et maintenant, l'auto a disparu sur la route, au détour de la première colline. Un peu de poussière, un relent de benzine, c'est ce qu'il reste de son passage. Marc-Antoine remonte aux Sapinières, seul, très seul.

X

Les dames Gerbier étaient parties depuis une semaine. Elles séjournaient à Ouchy, au Beau-Rivage Palace. Etape intermédiaire entre l'Alpe et Paris. Et comme la saison était vraiment exquise, tout indiquait que Pauline et sa mère resteraient au moins un mois au bord du Léman. Dans une lettre à tante Julie, Mariette parlait, en effet, d'une villégiature assez prolongée : « Ces dames se trouvent bien, écrivait-elle, et mademoiselle est toute gaie. Il y a beaucoup de monde à l'hôtel, des Anglais, des Russes, des Allemands et, surtout, des Français. Mademoiselle a retrouvé des personnes de connaissance. Elle est contente. C'est tous les jours des parties sur le lac, en yacht, comme ils disent ; un joli bateau à vapeur plus petit que ceux qui prennent tout le monde, mais beaucoup plus beau par dedans. » Ici, venait une description du bateau et de ses aménagements, puis Mariette terminait par un post-scriptum : « Lina, la femme de chambre de mademoiselle est arrivée avant-hier avec trois grosses malles pleines de robes et de chapeaux. C'est elle qui habille ces dames, moi je suis pour le gros ouvrage, un bouche-trou. »

Ces choses ne surprirent pas Marc-Antoine. Elles étaient, d'ailleurs, inévitables parce que naturelles. Il les avait prévues dès le premier geste d'ennui de Pauline aux Sapinières. Maintenant, elle rentrait dans son monde, elle revivait dans son milieu coutumier d'élégances parisiennes et de villégiature à la mode. Elle figurerait sur la liste des voyageurs dans la « Gazette des Etrangers » avec la comtesse de Montbrun, la générale Bogdanoff, le prince Hercolani Sir Cowles et famille, le comte Papadopoli, le milliardaire Hatkinson de Chicago et deux ou trois diplomates en rupture de chancellerie, sans compter les nombreux hôtes de moindre éclat. Elle déjeunerait à Evian, au « Splendid » et dînerait au « Montreux-Palace ». Et, le soir, sur la terrasse de Beau-Rivage, très entourée, parce très riche et, aussi parce que très attirante, elle écouterait les papotages de messieurs très bien et les floufous d'un orchestre très passable. Et puis, après quelques semaines, de cette résurrection semi-parisienne, entraînée à nouveau pour l'existence mondaine, elle rentrerait à Paris, ne rapportant de son séjour sur l'Alpe qu'une petite gerbe de choses drôles, pour égayer ses amies qui, elles, ne connaissaient, assurément, que la Suisse mensongère de Tartarin ou banale des stations dernier cri. Oui, voilà à quoi devaient, inévitablement, aboutir les cinq semaines des « Sapinières ». Pensez donc, ma chère, cinq semaines au vert, et pour tout de bon, dans un chalet, avec des paysans. Je vous conterai ça. Mais, vous savez, on ne m'y reprendra plus. »

Marc-Antoine comprenait ces sentiments et aussi

combien il avait été naïf de croire que cette Parisienne pût s'intéresser à un montagnard, à un instituteur primaire, dont l'instruction, la fortune, la situation sociale, relativement considérable dans un village vaudois, à mille mètres d'altitude, étaient de valeur presque nulle — ou, tout au moins, négligeable — en dehors de sa petite patrie. En y pensant, il se sentait ridicule et se félicitait de ne s'être point trahi par quelque parole irréfléchie. Mais, malgré cette sagesse, Pauline occupait, en lui, une petite place dont il ne pouvait et, peut-être, dont il ne voulait la chasser. A distance elle lui semblait encore plus exquise, mais combien lointaine et inabordable. Il se la représentait en toilette élégante, passant dans la rue, regardant au loin, sereine et calme, sans reconnaître, sans plus voir ce montagnard bientôt oublié qu'elle ne remarquait le tram qui roule ou le chien qui aboie...

(A suivre).

G. Héritier.

Dans le tramway. — Le conducteur, s'adressant à un voyageur très corpulent :

— Pardon, monsieur, cela ne vous ferait-il rien de vous lever, voici trois dames qui seraient heureuses d'avoir votre place.

Théâtre Lumen. — La Direction du Théâtre Lumen s'est assurée pour cette semaine la reprise du merveilleux film *Carmen*. C'est une dernière occasion pour les nombreuses personnes qui n'ont pu trouver de place lors de sa première présentation, de pouvoir applaudir un des plus grands succès de la saison cinématographique 1927. Malgré l'importance du spectacle, prix ordinaire des places. Tous les jours matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche, matinée dès 2 h. 30.

Royal Biograph. — Le Royal Biograph présente cette semaine le désopilant comique Monty Banks dans sa dernière et comique création *Cramponne-toi !* Au même programme *Ame andalouse* ou *La lutte des sexes*, splendide comédie artistique et dramatique en 3 parties. A eux deux, ces films forment un ensemble de programme de tout premier ordre que nous ne pouvons que vivement recommander à notre public. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche, matinée dès 2 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

SUCCURSALE DE LAUSANNE : Pépinière-Gd-Port

Dégustez tous

les excellents vins

Aigle et Yverne 1926

CH. HENRY, AIGLE
Tél. 78

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY

Grand-Chêne, 1 Lausanne

LAITERIE DE ST-LAURENT

Rue St-Laurent 27
Téléphone 59.60
Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1^{er} choix.
Mayakosse et Maya Santé. Tommes.
J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.